

Le Numéro

Cinq Sous



Le Numéro

Cinq Sous

# L'Abcille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827.

NOUVELLE-ORLÉANS, MARDI, 18 MAI 1909

82me Année

## La terrible échéance.

L'autre jour, écrit Gaston Jolivet, je rappelais mes émotions d'enfant promené dans le Paris de 1848, entendant le long des postes de soldats le lugubre: "Sentinelles, prenez garde à vous!" Quoique moins "théâtre Ambigu" que autre antienne: "Prenez garde à l'échéance de 1852" n'a pas fait tomber moins fréquemment les sucrés d'orge de mes lèvres tremblotantes d'élevé de huitième. C'est qu'il me semblait terrifiant, avec les hochements de tête l'accompagnant cet horoscope articulé tant de fois au parloir par mes parents et ceux de mes camarades, puis dans la cour, par mes professeurs et pionne, l'Université d'alors laissant pousser très peu de grains d'Hervé dans son "Jardin des racines grecques!"

Cet état d'âme, pour s'appeler en ce temps-là un état d'esprit, n'en est pas moins très explicite encore aujourd'hui: Oui, aux alentours de 1851, les gens tranquilles ont été vraiment excusables d'apprécier un peu de petite mort au sein souvenir des journées de juin 1848. Songez que le sang de dix mille hommes avait rougi les pavés de l'avenue, que la garde nationale comptait beaucoup des siens tombés le même jour qu'un archevêque de Paris et six généraux. Un tel souvenir avait bien le droit de se prolonger dans la mémoire de notaires, d'agents de change, de boutiquiers qui n'avaient pas été pris tout petits pour la guerre des rues, aux yeux de qui l'idée d'un service militaire qui serait un jour obligatoire pour tous semblait une hallucination de déments.

Secundo cause d'angoisse non pas rétrospective celle-là, terriblement présente à tous les yeux. L'hydre révolutionnaire — style du temps — reformait visiblement ses tronçons coupés. Les clubs défilèrent. Les fidèles de Babeau prosaïquement vengeances. Les Vœuviennes enrégimentées par Eugénie Niboyt juraient qu'elles iraient bientôt promener des torches dans les quartiers des "aristos", la Chaussée d'Antin, les rues de Biéville et de Vivienne. C'était la bourgeoisie républicaine rose qui viciaient surtout les rouges, la caste traitresse qui n'avait fait ripette à la blouse, au lendemain de Février, accepté Albert, l'ouvrier, au Gouvernement provisoire, trinqué avec les terrassiers des ateliers nationaux au Champ de Mars, que pour s'en aller aux abords de la Constituante cinq mois après, acclamer le "boucheur du peuple" Cavaignac.

Toutes ces haines se donnaient à brève échéance. La prochaine était, pour les débris de l'armée de juin, la barricade reconstruite. Pour les politiciens du parti, le bulletin de vote. Les serviteurs qui, dans la "Réforme", la "Démocratie pacifique", le "Peuple", suivaient de près les élections partielles ayant observé que, presque à chaque consultation, le parti communiste gagnait ce que Louis Reybaud, dans une amusante parodie de l'"Enfant grec" des "Orientales", appelle "quelques amis sur la Montagne", escomptaient 1852 comme le prochain triomphe de la légalité révolutionnaire.

Fatigue date qui faisait trembler nos mères! Dans les cercles, dans les salons, on colportait le "Spectre rouge", cette brochure de Romieu, le joyeux farceur, qui n'était pas une mystification. A la Orléans de Berny, aux courses du Champ de Mars, au "Café de Paris" du boulevard des Italiens, comme aux "Frères Provençaux" du Palais-Royal, les rares "lions", n'engendraient pas la mélancolie, ne flânaient tout de même que du bout des lèvres des mots édités par les journaux gauchistes sur les trembleurs. — Oh! alors-nous! larmoyant deux douzièmes dans un dessin de "Uhrivari!" — Par loi, désignait tranquillement un "aimable mauvais sujet", toi, c'était une table de lanquenet. — Qui nous tirera de là? interrogeait toute une réunion dans un salon du directeur de la "Presse". Et Mlle de Gi-

ardin, silencieusement, élevait au doigt dans l'air. — Dieu! interrogeait un homme d'âge — Mon mari, rectifiait l'auteur de la "Joie fait peur", qui écrit à l'étagé au-dessus.

Eh bien, sans haine et sans crainte, comme on dit devant les tribunaux, l'impartiale histoire, on jour, déposera qu'en avril 1909, la France aura en plus de raison de s'alarmer que devant l'échéance de 1852.

D'abord, le péril social nous joue le tour de se cacher perfidement sous les fleurs. Le syndicaliste parisien n'est pas l'hirute voyou des caricatures de Cham, qui épouvantait tout de suite son monde. Habillé comme un bourgeois, il s'exprime comme un bourgeois. Même, l'autre jour, dans le tohu-bohu d'une assemblée de dix mille "camarades", à l'Hippodrome, il y eut moins de gros mots que dans la moyenne des propos de coloris à la Chambre et même les séances publiques un peu mouvementées. Il en va de même, la plume à la main. M. Pataud a-t-il, protocole épistolaire. Sa lettre au directeur de l'hôtel Continental, au moment d'éteindre les lumières de ce soir-là M. Viviani, principal invité, ne se chargea pas de rallumer, se terminant par un: "Veuillez agréer..." très Jocky-Club. J'entends dire que M. Gaërand, le délégué des ouvriers de chemins de fer, porte la redingote comme feu Cadarousses, et que ce vêtement de "la Haute" n'étoit pas en détonance dans le milieu des hommes d'équipe qui frottaient à ses basques leur bourgeois ou leur cotte. Conclusion. Une bonne partie de la bourgeoisie se mettra moins en état de défense qu'au temps où la vue seule d'une gousaille "d'ouvrier" lui faisait faire le geste du recul, le doigt sur une gâchette de lefauchex.

La belle arme d'ailleurs, aujourd'hui, qu'un fusil, contre le militant! Pour avoir épaulé son flingot à pierre derrière des barrières d'omnibus ou de charrettes dans des rues très étroites, l'ouvrier de juin s'était cru à tout le moins malin. Il avait compté sans l'élan — vertu française — de petits troupiers, dont les consignes de la classe suivante — on servait sept ans en ce temps-là, souvenez-vous en — escaladèrent si allégrement les redans de Malakoff. Or, depuis 1848, la guerre des rues est devenue encore plus défavorable pour la stratégie d'une insurrection. Cet Hassamann dont on devrait honorer la mémoire de deux cent-soixante-neuf d'un, nous a dotés d'un Paris où l'artillerie est suffisamment de champ pour trouver d'une même salve nombre de véhicules et de poitrines mis en travers de son rayon de tir. Aussi viennent-ils que l'on appelle le grand jour, je n'ai pas peur pour les caisses et brancards des autobus, ni de tout autre mode de locomotion urbaine. La barricade, c'est de l'histoire passée, du "révolu". Quand M. Pataud en parle — s'il en parle — c'est avec le même intérêt platoniquement archéologique que les visiteurs du musée de l'Armée devant les vaines arbalètes des soldats de Philippe VI à Crécy.

En revanche, sans compromettre par une imprudence de paroles les visées de ses amis et les siennes propres, M. Pataud a le droit de dire — et il ne goguenarde pas ce jour-là — "Notre force à nous autres ouvriers révolutionnaires d'aujourd'hui, c'est que nous connaissons notre force. Des techniciens de bonne volonté ont démonté pour nous ces mécanismes qui demeurèrent mystérieux pour nos grands-pères de 1848. Chaque nouvelle invention de l'industrie se manifestant sous la forme d'un instrument, d'un outil placé dans nos mains par un patron, nous savons exactement comment nous pouvons le tourner contre nous les patrons, hormis celui du café où j'ai pu me habituer de faire une maillie, les jours où il regarda ma partie. Quand j'ai dit publiquement: "Il n'est pas nécessaire d'écraser une montre

" pour la mettre hors de service, quelques grains de poussière dans les ressorts suffisent." Je pensais à l'ami Gaërand, le secrétaire des cheminots. Le jour où la C. G. T. décréta la grève des chemins de fer, Gaërand n'aura, sur les quatre ou cinq cent mille hommes formant le personnel des Compagnies, que trois ou quatre cents aiguilleurs à mobiliser pour rendre inutilisables les locomotives, ces grands mécanismes d'horlogerie, orgueil du Creusot, d'Essen, de Pittsburgh. Quant à moi, pour donner ce jour-là un coup de main au camarade, je ne m'imposerais même pas la peine de supprimer la force motrice dont nous autres électriciens disposons comme de la lumière. Est-ce que les grandes et petites usines songeront à travailler ce jour-là? Est-ce que tout Paris n'ira pas crier famine devant les halles et marchés, où rien n'aura pu débarrasser de ce qui d'ordinaire nourrit nos ventres? A peine si je m'amuserai à faire la nuit dans les rues, de concert avec les syndiqués du gaz, pour me payer l'agrément de rire des "proprios" réduits à chercher le Sabre, le fameux Grand Sabre, dans les ténébreux.

Le Grand-Sabre! A la veille du coup d'Etat, ils étaient deux pour un qui se le disputaient; Changarnier pour le compte de l'Assemblée, Saint-Arnaud pour les desseins secrets du Président. Aujourd'hui, il est de bois le grand sabre, matons de bois de calebrou pour M. Clemenceau. Que ferait-il entre les mains de l'homme qui, après avoir refusé de dissoudre la C. G. T., passa pour avoir dit l'autre semaine: "Je ne serai jamais un Cavalgnae", qui n'est même pas certain le jour où il oserait: "En avant!", d'être suivi par tous les officiers de sa camarilla. En 1851, dans les rangs des "Janissaires", comme Victor Hugo les appelait dans les "Châtiments", pas un arriviste ne lâchait du côté des socialistes. Pas un lieutenant n'aurait crié la veille de la prise d'armes commandée, sa résolution de ne pas marcher contre les Premiers mai d'alors.

Si ce n'est pas le grand sabre, est-ce le Parlement qui nous tiendra de là? Qu'il s'en tienne donc lui-même d'abord! Encore le 3, le 4 décembre 1851, on peu de peuple s'est noirci les doigts de poudre pour lui, rue Sainte-Marguerite, rue Tiquetonne. Sur quel peuple compteraient aujourd'hui M. Brisson, M. Antonin Dabot? Sur les électeurs des partis avancés? Quand les ouvriers de 1851 ont hésité à marcher pour les "vingt-cinq francs", voyez-vous ceux d'aujourd'hui faisant un rempart de leur corps aux "quize mille"?

Dieu veuille qu'une fois de plus les parallèles soient un jeu de l'esprit et que comparaison ne soit pas raison! Tout de même, est-il possible de ne point se souvenir qu'au moins en 1848, les incendiaires purent se vanter, avec quelque apparence de raison, d'avoir été pompiers, alors qu'aujourd'hui ils ont livré jusqu'aux pompes? Est-il possible de ne point se dire: Si le ministre Picard peut être loué pour la peine qu'il se donne de dresser l'inventaire de la marine après le passage d'un Pelletan, de quelle apothéose ne sera pas digne celui qui, non content d'avoir dressé l'inventaire de la France après le passage de la République, acceptera d'être l'apaisant travaillant pour nous refaire un Etat, selon l'expression de M. Jules Lemaitre, "raisonnable et paisible"?

## Les désenchantées.

Abdul Hamid a quitté Constantinople par le plus spécial des trains qui l'a conduit d'une traite à Salonique. Mélancoliques voyageurs des souverains déchus! Le Sultan était accompagné de deux jeunes princes, d'eunuques et de onze femmes d'une grande beauté, que le hasard des révolutions emportait avec lui.

Elles quittaient pour la première fois les jardins d'Yildiz. Il n'y a pas moins folu pour les en arracher qu'une révolution à triple tour. Elles sont parties en manteau du soir. On excusera cette erreur de jeunes femmes qui n'ont jamais voyagé. Le Sultan leur donnant la main, elles montrèrent dans le compartiment. Là, émues, ébouriffées, elles caquetaient à voix basse, comme font la nuit, sous le voile qui couvre leur cage, les oiseaux autour desquels on mène un fracas insolite.

Elles prenaient connaissance du monde extérieur. Elles avaient relevé les stores du wagon; leur visage n'était couvert que d'une gaze. Mais le monde extérieur se manifesta avec rudesse et brutalité: la locomotive poussa le cri horrible du départ; ainsi cria le cochet quand il effraya le souricou. Les dames crièrent à leur tour, comme elles ont accoutumé; ainsi s'acheva la première épreuve du voyage.

Les gorges de Karassou, les mines d'argent de la Strouma gardaient à leurs yeux nouveaux des objets merveilleux. Elles ont vu, étonnées, les vieux murs et le château de Salonique. Quelle chose inouïe de mesurer pour la première fois l'étendue du ciel et de la mer! Ces choses n'étaient guère moins nouvelles au sombre compagnon des voyageurs. Il monta aussi pour la première fois dans un train.

Et peut-être les voyageurs même ont-elles maintenant peur de cette étendue infinie et changeante. Tant de feux, tant de montagnes, tant de flots indifférents! Elle regrette la paix du Bosphore, le silence enchanté, et l'absence des humains. Elles sont aujourd'hui dans une ville de Thrace, dans une demeure étrangère, et mènent la vie des exilées. Le patois espagnol, le grec, les idiomes machonnés par des Slaves retentissent à leurs oreilles. Elles verront alors que le monde extérieur ne vaut peut-être pas la peine d'être parcouru, et que leur retraite était douce. Elles s'entreverront de ce changement dont elles sont les victimes, mais dont elles ignorent les causes, étant probablement les seules personnes du monde à n'avoir jamais entendu parler des événements de Constantinople; et elles mourront dans la villa Abbattini, dépaysées sans savoir pourquoi, peut-être sans se le demander, tristes et charmants jours d'une révolution, qu'elles ne soupçonneront pas et dont personne ne les informera sans doute jamais.

## Les trophées de chasse de M. Roosevelt

Nairobi, Afrique orientale anglaise, 17 mai.—M. Edmond Heller, l'un des zoologistes attachés à l'expédition Roosevelt-Smithsonian, est arrivé aujourd'hui à Nairobi avec les dépouilles de cinquante animaux et oiseaux tués par l'ex-président et son fils Kermit.

Ces trophées comprennent: un rhinocéros, six lions, deux girafes, vingt gazelles et antilopes et une grande variété d'oiseaux.

Exécutions à Constantinople.

Constantinople, 17 mai.—Cinq nouvelles exécutions ont eu lieu ce matin à 10 heures devant le bâtiment du parlement, en face de la Mosquée de St-Sophie, à Stamboul.

Les condamnés étaient des soldats reconnus coupables par le Conseil de guerre d'avoir participé à la mutinerie du 13 avril dernier. Pendant qu'ils étaient conduits à la potence les condamnés chantaient des hymnes et n'ont pas perdu une seule minute leur sang froid.

Arrivée du "Montana" et du "North Carolina" en Turquie.

Alexandrette, Turquie d'Asie, 17 mai.—Le croiseur américain "Montana" est arrivé ce matin à Alexandrette. La ville est absolument calme.

Mersin, Turquie d'Asie, 17 mai.—Le capitaine William A. Marshall, commandant du cuirassé américain "North Carolina", arrivé hier à Mersin, a commencé une enquête sur les dommages causés aux missions américaines pendant le récent massacre.

Il a eu dans la journée une conférence avec le gouverneur du vilayet d'Adana, lequel lui a promis d'accorder une ample protection aux citoyens américains.

L'état des milliers de chrétiens réfugiés à Adana est pitoyable. Il manque de nourriture, d'habris et de médicaments. Les autorités font tout leur possible pour remédier à cette situation, mais il s'écoulera probablement plusieurs semaines avant que les choses n'aient repris leur état normal.



La reine Amélie de Portugal est décorée.

Lisbonne, Portugal, 17 mai.—Le roi Manuel a conféré aujourd'hui à sa mère, la reine Amélie, veuve du roi Carlos, les décorations de trois ordres en reconnaissance de l'héroïsme déployé par Sa Majesté pendant l'entente du 1er février 1908.

Ces décorations sont: l'Ordre du Christ, l'Ordre de Santiago et l'Ordre militaire de Saint-Benoît d'Aviz.

Le décret royal conférant ces décorations annonce qu'il a été signé par le roi Carlos et le prince royal Louis Philippe furent été tués, la reine, n'écouterait que son courage et son instinct maternel, s'est jetée au devant de son fils Manuel, en cherchant à écarter l'arme avec laquelle le régicide Costantino avait en jeu le jeune prince. Son action a été remarquable. La balle après avoir frappé son corsage a dévié et a éraillé l'avant bras du prince.

Le cabinet, par un vote unanime, a approuvé la remise de ces décorations, qui auparavant n'avaient jamais été conférées à une femme.

Le roi Manuel a aussi conféré la décoration de l'Ordre de la Tour et de l'Epee, à l'agent de police qui a tué le régicide Bais-

En revanche, sans compromettre par une imprudence de paroles les visées de ses amis et les siennes propres, M. Pataud a le droit de dire — et il ne goguenarde pas ce jour-là — "Notre force à nous autres ouvriers révolutionnaires d'aujourd'hui, c'est que nous connaissons notre force. Des techniciens de bonne volonté ont démonté pour nous ces mécanismes qui demeurèrent mystérieux pour nos grands-pères de 1848. Chaque nouvelle invention de l'industrie se manifestant sous la forme d'un instrument, d'un outil placé dans nos mains par un patron, nous savons exactement comment nous pouvons le tourner contre nous les patrons, hormis celui du café où j'ai pu me habituer de faire une maillie, les jours où il regarda ma partie. Quand j'ai dit publiquement: "Il n'est pas nécessaire d'écraser une montre

"Jean Orin" est à Chicago.

Chicago, 17 mai.—L'individu qui suivant un journal de cette ville ne serait autre que Jean Orin, l'ex-archiduc Jean Salvator d'Autriche, est arrivé ce matin à Chicago.

Il a été conduit devant le consul d'Autriche, M. Otto Graf, avec lequel il a eu court entretien, à l'issue duquel le consul a dit: "Je ne crois pas que cet homme soit l'archiduc Jean-Salvator."

Un reporter ayant demandé à M. Graf quelles étaient ses intentions au sujet de cette affaire, celui-ci a répondu: "Rien, il n'y a rien à faire. Cet homme retournera prendre son travail de mécanicien à Painesville, Ohio."

M. George Meredith est gravement malade.

Londres, 17 mai.—M. George Meredith, le célèbre romancier anglais, est gravement malade, et les médecins n'ont encore pu prononcer sur l'issue de la crise.

M. Meredith a été pris d'une indisposition subite le 14 mai et depuis lors son état s'est rapidement aggravé.

A Mobile.

Mobile, Ala., 17 mai.—Le vaillant anglais "Ecclesia" a commencé aujourd'hui à charger 3,000 tonnes de rails en acier. Ces rails serviront à la construction du chemin de fer de l'Amazonie.

**LAZARD'S**

**\$25**

**LES COSTUMES STEIN-BLOCH**

ne sont pas du genre passé que font la plupart des tailleurs. Cinquante ans dans le commerce des vêtements d'homme nous ont appris que les habits Stein-Bloch sont bien au-dessus de la moyenne. Nos complets de 25 vous surprendront. Arrêtez-vous ici.

**Certains Pianos Vendus à \$4.00 et \$5.00 par mois chez GRUNEWALD**

Pianos achetés, réparés, accordés, peints, échangés, etc.

**D. MERCIER'S SONS**

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapreaux et Articles de toilette pour hommes et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche. Coils des rues Dauphine et Bienville, à deux lieues de la rue du Canal, sans Distinct

dim. mar. lun.

**W. G. TEBAUT,**

LE SILENCIEUX MARCHAND DE MEUBLES.

217-223 rue Royale. Nlle-Orléans, La.

" JE ne demande pas le bonheur. Je suis moi-même le bonheur. Il y avait de nombreux rois à cette époque et il arriva qu'un grand roi qui n'avait que de la chance, son voisin, un autre grand roi, qui était son allié, dit: "Oh, toi, vous avez eu trop de bonheur et quand la chance tournera vous souffrirez jusqu'à la mort. Offrez votre plus précieux joyau en sacrifice." Et il donna le joyau, le vrai diadème de ses yeux, mais il lui fut rendu. Et alors un mal l'attaqua et il fut abattu. Maintenant Tebaut, Le Silencieux Roi des Meubles, comme certains gens l'appellent, n'a eu que des malheurs pendant trois ans et soixante jours, et croyez que quand il aura du bonheur Tebaut en aura des transports de joie et d'allégresse. Car si Tebaut n'a pas eu de mauvaise chance personne n'en a eu. Il vend ses meubles au prix coûtant, passe des nuits blanches et de ses yeux peu faits pour les larmes il tombe même des perles de pitié.